

comme celui d'un tigre qui s'ennuie, une longue chevelure noire dans laquelle Marguerite plongeait ses blanches mains ; tout cela avait secondé l'amoureux Albert, qui, dans deux jours, allait être l'époux aimé d'une femme qu'il adorait.

Aussi toute cette matinée avait été employée par la jeune fille à soigner les apprêts de son costume de mariée. Elle avait tout voulu voir et ordonner elle-même. En devenant femme, elle ne voulait pas cesser d'être amante, et peut-être avait-elle révélé à son père tous les mystères de son cœur à propos d'une couleur de robe ou de la pose d'une fleur.

Soigneusement enveloppés dans leurs manteaux, les deux voyageurs montaient assez rapidement la route escarpée qui conduit du village à la chaussée de Haverghem. Arrivés au sommet de la montée, ils jetèrent un regard sur la partie du chemin qu'il venait de parcourir et qui s'étendait derrière eux comme un long et noir serpent dont les flaque d'eau simulaient les luisantes écailles. Devant eux la route était déserte. Derrière, quelques rares paysans tremblants de s'attarder, hâtaient le pas, et les saluaient en passant d'un : *Dieu vous protège dans votre route*. M. Aubry commença à s'inquiéter, les chemins étaient peu sûrs et chaque jour de nouveaux crimes témoignaient l'audace et de la férocité d'une bande de chauffeurs dont tous les efforts du gouvernement n'avaient pu délivrer le pays. A voir l'intelligence et la sécurité des attaques de ces brigands, on eût dit que quelque mystérieuse puissance les guidait. Là où veillaient les brigades de gendarmerie, les habitants pouvaient dormir tranquilles ; le pillage, les tortures et l'incendie suivaient leur départ.

Ce ne fut donc pas sans un secret mouvement d'inquiétude que M. Aubry vit le jour décroître sans qu'aucune voiture ou charrette s'offrit à lui.

Le ciel se couvrait de plus en plus, et de fortes raffales de vent s'engouffrant dans la forêt qui borde les deux côtés de la route, allaient y réveiller ses grands et mystérieux murmures qui semblent les voix de la tempête. Les noirs nuages fuyaient plus rapidement dans le ciel et semblaient faire courber dans leur vol la haute cime des hêtres qui frémissaient comme des roseaux. De larges gouttes de pluie constellaient les flaques d'eau de la route, et le vent qui s'élevait de plus en plus, jetait à travers les grandes allées de la forêt, comme par autant de bouches, ces mugissements gigantesques et ces sourds sifflements qu'il faut avoir entendus dans les forêts du nord pour en comprendre toute la magnétique terreur.

M. Aubry et sa fille étaient sans doute sous l'influence de cette crainte, indéfinie et vague. Les regards que le premier jetait derrière lui pour découvrir quel que voiture trahissaient un malaise qu'il semblait craindre de voir partager par sa fille. Cependant, la pluie commençait à tomber avec quelque force, il fallait se résoudre à prendre un parti.

— Si tu le veux, Marguerite, nous nous reposerons à la ferme de Jacques Lerol, que nous apercevons à deux portées de fusil d'ici ; là, nous pourrons attendre à l'abri qu'il passe une voiture pour retourner à Tervueren.

— Je le veux bien, père, répondit Marguerite, car depuis quelques instants j'ai peur.

— Peur !... et de quoi ? folle que tu es. N'es-tu pas avec ton père, et ne suis-je pas armé ?

— Ce que je crains, je ne saurais le définir. Il me semble depuis quelques instants que nous aurions mieux fait de ne pas aller à la ville. Que veux-tu, ces grands bois qui hurlent à nos côtés me semblent comme autant de prophètes de malheur ! Dépêchons, mon père, nous coucherons à la ferme de Jacques Lerol. Je ne serai tranquille que là.

M. Aubry doubla le pas, tenant sous le bras sa fille, dont le trouble semblait s'accroître à chaque instant. Cependant deux minutes après ils étaient en sûreté